

CHRISTOPHE ALCANTARA ET ADELINE RUCQUOI (DIR.)

INTERROGER LES CHEMINS DE COMPOSTELLE AU XXI^e SIÈCLE



PRESSES DES MINES
L'excellence scientifique

Christophe Alcantara et Adeline Rucquoi (Dir.), *Interroger les chemins de Compostelle au XXI^e siècle*, Paris, Presses des Mines: Hors collection, 2024.

© Presses des MINES – TRANSVALOR, 2024

60, boulevard Saint-Michel – 75272 Paris Cedex 06 – France

presses@mines-paristech.fr

www.pressesdesmines.com

ISBN: 978-2-38542-555-5

Dépôt légal: 2024

Achévé d'imprimer en 2024 (Paris)

© Couverture et maquette: Lisa Delhoume

Cette publication a bénéficié du soutien de l'Institut Carnot M.I.N.E.S.

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'exécution réservés pour tous les pays.

Interroger les chemins de Compostelle
au XXI^e siècle

Christophe Alcantara et Adeline Rucquoi (Dir.)

Interroger les chemins de Compostelle au XXI^e siècle

TABLE DES MATIÈRES

Préambule	11
Introduction. Les chemins de Compostelle au XXI^e siècle. Histoire, patrimoine, culture et spiritualité ?	13
<i>Christophe Alcantara et Adeline Rucquoi</i>	
Ouverture	19
Compostelle du pèlerinage à la marche.....	19
<i>David Le Breton</i>	
Quatre nuances de patrimoine.....	29
<i>Jean Davallon</i>	
Partie 1. Histoire d'un pèlerinage : territoire et mémoire	45
Chapitre 1. Dévotion et reliques sur les Chemins de Compostelle en Espagne.....	45
<i>Francisco Singul</i>	
Chapitre 2. Jacques l'Apôtre et le magicien Hermogène sur les routes du Moyen Âge tardif. La fortune iconographique d'un épisode miraculeux <i>ante mortem</i> du fils de Zébédée.....	61
<i>David Chao Castro</i>	
Chapitre 3. Saint Jacques le Majeur et les chemins de ses <i>miracula</i>	79
<i>Marta Cendón Fernández</i>	
Chapitre 4. Le <i>Camino de Dante</i> : un voyage vers l'Ouest jusqu'à la fin du monde.....	99
<i>Mary Watt</i>	
Chapitre 5. Une parabole de Compostelle: le remaniement par Thomas le Myésier du <i>Libre del gentil</i> de Ramon Llull	111
<i>John Dagenais</i>	
Chapitre 6. Saint Jacques dans <i>Le Soulier de Satin</i>	121
<i>Mikołaj Wyrzykowski</i>	
Chapitre 7. Les musiques pour saint Jacques comme patrimoine immatériel. Les enjeux contemporains d'un répertoire multiséculaire.....	135
<i>Philippe Picone</i>	
Partie 2. La patrimonialisation des chemins	147
Chapitre 8. Chemins et itinéraires du patrimoine : processus institutionnels et dynamiques patrimoniales.....	147
<i>Jonathan Paquette</i>	

Chapitre 9. Les chemins de Compostelle : invention et réalité. De la patrimonialisation des chemins à la patrimonialisation des pèlerins?	159
<i>Klaus Herbers</i>	
Chapitre 10. Les objets d'art religieux. Lecture confessante et lecture séculière	169
<i>Jean-Louis Bruguès o.p.</i>	
Chapitre 11. Les Pèlerinages hindous et leurs réseaux. Balises pour la création d'un imaginaire national	177
<i>Mathieu Boisvert</i>	
Chapitre 12. Chemins et lieux de pèlerinage : nouvelles « valeurs sûres » du tourisme?	191
<i>Marie-Hélène Chevrier</i>	
Partie 3. Médiatisation, médiation et public	207
Chapitre 13. Les chemins de Saint-Jacques-de Compostelle : un enjeu de développement territorial pour les collectivités locales?	207
<i>Martine Corral-Regourd et Christophe Alcantara</i>	
Chapitre 14. Au-delà du lieu, l'espace Compostelle	223
<i>Éric Laliberté</i>	
Chapitre 15. Le <i>Camino</i> en tant que « voyage spirituel » : un défi contemporain à la religion?	237
<i>Piotr Roszak</i>	
Chapitre 16. Spiritualités contemporaines versus chemin de Saint-Jacques	251
<i>Frère Gilles Danroc, op</i>	
Chapitre 17. Pèlerinages et tourisme : dans la perspective d'une revitalisation des personnes et des communautés	265
<i>Shigeru Sasaki</i>	
Chapitre 18. Réflexions sur la muséographie de la basilique Saint-Sernin de Toulouse	285
<i>Patrick Fraysse</i>	
Présentation des responsables scientifiques	297
Dans la même collection	298

PRÉAMBULE

Cet ouvrage collectif est le résultat d'un travail de sélection et de coordination réalisé à l'issue du colloque international «Les chemins de Compostelle, itinéraire culturel européen et patrimoine mondial: Histoire, enjeux et perspectives», qui s'est déroulé le 4 et 5 avril 2024 à l'Hôtel-Dieu de Toulouse. Cette manifestation a été organisée conjointement par l'université Toulouse Capitole et l'Agence française des chemins de Compostelle. Cet événement était placé sous le patronage de l'UNESCO, de Madame Marija Pejčinović Burić, Secrétaire Générale du Conseil de l'Europe, du ministère français de la culture et de régions de France. Il a reçu également le soutien de la région Occitanie, de la mairie de Toulouse. Le CHU de Toulouse a mis à disposition pour la manifestation l'Hôtel-Dieu, monument inscrit au patrimoine mondial, au titre du bien: «Chemins de Saint-Jacques-de Compostelle en France».

Les auteurs souhaitent, enfin, remercier Sandrine Dufour pour son travail patient et efficace de relecture dans un temps record, ainsi qu'Anne Alcantara pour ses crédits photos.



COUNCIL OF EUROPE



CONSEIL DE L'EUROPE

INTRODUCTION

Les chemins de Compostelle au XXI^e siècle. Histoire, patrimoine, culture et spiritualité ?

La croissance continue de la fréquentation des chemins de Compostelle est une réalité depuis près de quarante ans. La récente période de pandémie n'a pas altéré durablement la fréquentation des chemins puisque l'on a enregistré au bureau des pèlerins à Saint-Jacques-de-Compostelle, en 2023, une fréquentation record de plus de 446 000 personnes. Dans le contexte de sécularisation de notre société, ce constat peut paraître paradoxal. Le développement de nouvelles formes touristiques (*slow tourism*) ne peut pas expliquer de façon significative ce phénomène de société. Le pèlerinage vers Compostelle s'inscrit dans une histoire millénaire, où des périodes de plus ou moins grande fréquentation se sont succédées en fonction des réalités historiques du moment. À une époque récente, les chemins de Compostelle furent le premier chemin culturel européen, labellisé par le conseil de l'Europe en 1987. L'UNESCO a reconnu le chemin de Compostelle en Espagne en 1993 (*Camino Francès*), puis les chemins de Compostelle en France en 1998 et enfin une extension des chemins espagnol en 2015 avec l'inscription au patrimoine mondial des chemins du nord de l'Espagne. On voit donc aisément que les dimensions culturelles et patrimoniales sont des marqueurs importants et structurants des chemins de Compostelle au XXI^e siècle. On peut également préciser que les chemins sont de fait des biens hybrides qui associent un patrimoine matériel classique (chapelles, cathédrales, ponts et autres monuments historiques) à un ensemble hétérogène de portions de chemins, des bords de chemins et de certains paysages relevant d'un patrimoine immatériel et cela sur des sentiers de plusieurs centaines de kilomètres ! Cette hybridation de l'objet chemin de Compostelle contribue à renforcer la dimension culturelle et patrimoniale. Le caractère religieux du pèlerinage évolue vers une quête de spiritualité souvent évoquée par les pèlerins du XXI^e siècle. Aujourd'hui, les chemins de Compostelle se réinventent donc autour de leur histoire, la culture, le patrimoine et la spiritualité. Leur représentation et leur fréquentation évoluent comme la société dans laquelle nous vivons !

C'est dans ce contexte que s'est tenu à Toulouse les 4 et 5 avril 2024 un colloque international sur Compostelle, organisé par l'université Toulouse Capitole, en collaboration avec l'agence française des chemins de Compostelle, sous le haut patronage de l'UNESCO, de madame Marija Pejčinović Burić, Secrétaire Générale du Conseil de l'Europe, du ministère de la Culture et de Régions de France¹. Cet ouvrage rassemble une sélection d'articles rédigés par des chercheurs, des universitaires internationaux issus de champs disciplinaires multiples.

1 <https://www.compostelle-lecolloque.org/>

En guise d'ouverture, deux contributions majeures viennent éclairer les trois parties de l'ouvrage.

David Le Breton part du constat que «les pèlerins d'aujourd'hui sont plutôt des marcheurs.» Il propose alors un éloge de la marche qui participe à «une ré-invention de soi». La déconnexion volontaire associée le plus souvent à cette expérience de la marche font des pèlerins du *xx^e* siècle des pionniers d'une révolution de la lenteur à venir. Le Breton précise également que le religieux n'a pas disparu, mais il s'est fragmenté dans des logiques individuelles, à l'image de la société.

Jean Davallon, de son côté, propose, à partir des chemins de Compostelle, une analyse fine et éclairante sur «l'émergence actuelle de la patrimonialisation d'entités patrimoniales complexes». Il définit quatre modalités de patrimonialisation sur les chemins qui vont de la conception la plus traditionnelle avec une qualification classique des objets patrimoniaux à l'entrée du pèlerinage en patrimoine, où la marche pèlerine apparaît comme un processus symbolique entre passé et présent.

Une première partie intitulée «Histoire d'un pèlerinage: Territoire et mémoire» aborde certains aspects propres à la culture du pèlerinage, que celle-ci soit artistique ou littéraire.

Francisco Singul ouvre cette première partie en offrant un large panorama des principaux aspects du pèlerinage à Compostelle au travers des siècles: le sanctuaire et les chemins, les reliques et la dévotion qu'elles suscitaient, la spiritualité qui lui était propre, mais aussi les dangers du pèlerinage, et l'influence des récits chevaleresque du cycle arthurien que l'on peut y déceler.

David Chao Castro analyse les représentations, littéraires et visuelles, d'un épisode légendaire du martyre de l'apôtre Jacques, le miracle de la conversion du serviteur du mage Hermogène, Philetus, puis du magicien lui-même. Depuis son apparition dans l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée jusqu'à la Renaissance, il a inspiré peintres, enlumineurs et sculpteurs qui en ont donné des interprétations personnelles.

Marta Cendón Fernández s'est attachée aux miracles attribués à l'apôtre dans le II^e livre du *Codex Calixtinus* en insistant sur l'espace dans lequel ils se déroulent: la basilique compostellane, la mer, les chemins de Saint-Jacques avec leurs dangers, et les bénéficiaires qui sont tous des pèlerins de Saint-Jacques. Le récit des miracles sert ainsi de propagande au sanctuaire galicien et à son chemin, tout en glorifiant le pouvoir de l'apôtre. Les représentations qui en seront faites insistent plus sur ce dernier aspect que sur les lieux où ils se seraient produits.

Partant de la constatation qu'à première vue, le pèlerinage compostellan n'est que peu évoqué dans *La divine comédie*, **Mary Watt** montre qu'en fait, le chemin qui mène Dante

et son lecteur de l'Enfer au Purgatoire puis au Paradis, s'il fait passer le pèlerin par Rome, le conduit inévitablement vers l'ouest, vers les étoiles, le « baron saint Jacques », l'espérance, Compostelle.

John Dagenais se penche sur un texte peu connu de Thomas Le Myésier, disciple de Raymond Lulle, qui, au début du xiv^e siècle, s'inspire du *Livre du gentil et des trois sages* de ce dernier pour sa *Parabole du gentil pour l'instruction des chrétiens*. À la place de la nature de celui de Lulle, le prologue composé par Le Myésier fait de la ville et de l'église de Compostelle un lieu d'apprentissage spirituel, de sagesse et d'autorité religieuse, un lieu qui ouvre sur le monde et sur l'« autre », où le Gentil vivra sa conversion.

Avec **Mikołaj Wyrzykowski**, c'est la figure de saint Jacques, sous ses divers aspects d'apôtre, de pèlerin, de chevalier « matamore » qui est étudiée dans *Le Soulier de satin*, publié en 1929 par Paul Claudel. L'apôtre, transcendance, structure la pièce et Compostelle devient une « poétique ». Le drame se déroule sur tous les continents et, par la mer et les étoiles, unit indissolublement l'ici-bas et l'au-delà, saint Jacques faisant de l'histoire des héros un pèlerinage d'amour chrétien.

L'on oublie trop souvent que saint Jacques et les chemins de Compostelle ont également inspiré les musiciens. **Philippe Picone** montre la richesse du répertoire consacré à l'apôtre, un répertoire qui, au fil des siècles, n'hésita pas à mêler musiques sacrées et populaires et qui continue à produire messes et hymnes. Les orgues y jouent un rôle fondamental car musiques et instruments font partie du patrimoine des chemins de Compostelle.

La deuxième partie intitulée « la patrimonialisation des chemins » rassemble cinq contributions.

Jonathan Paquette s'intéresse aux processus institutionnels qui ont mené à la formation de la route culturelle comme objet patrimonial. Sa contribution fait pleinement écho au texte d'ouverture sur la patrimonialisation de Jean Davallon. Paquette réalise une analyse des dynamiques transnationales à l'œuvre dans la production de chemins et d'itinéraires culturels. Il interroge ainsi les actions des associations, des citoyens engagés qui viennent compléter les dynamiques plus classiques des acteurs scientifiques et professionnels de ces itinéraires.

Klaus Herbers montre qu'au long des siècles, pèlerins et chemins ont connu des variations, que ce soit dans leurs motivations, les sanctuaires qu'ils ont visités, les itinéraires qu'ils suivirent, même si un texte du xii^e siècle, actuellement connu comme « Guide du pèlerin à Saint-Jacques de Compostelle », est revendiqué comme fondateur. Il montre qu'il est réducteur de vouloir définir le « vrai » pèlerin ou le « vrai » chemin « afin de les patrimonialiser », leur ôtant ainsi leur vitalité.

Jean-Louis Bruguès, de son côté, nous interpelle sur la patrimonialisation des objets d'art religieux. Il dénonce le «christianisme culturel» qui est pour lui un écueil pour l'Église car il fige les objets religieux en modifiant la nature de ces objets et en effaçant leur objectif initial et historique: la dévotion. La patrimonialisation des lieux et des objets du culte historiques est donc un danger selon l'auteur pour l'Église car il rappelle «qu'il n'y a pas d'église sans culte (et) pas d'Église sans temple de pierre».

Sur un autre registre, **Mathieu Boisvert** propose un examen anthropologique des pèlerinages hindous et leurs réseaux pour donner une autre perspective aux chemins de Compostelle. Il souligne l'actuelle dimension politique des pèlerinages hindous dans un contexte nationaliste marqué. Il précise alors le risque, pour les pèlerinages hindous, de glisser d'un facteur de cohésion dans une Inde très diversifiée à un rite d'exclusion pour qui ne se retrouve pas dans un imaginaire à la fois hindou et nationaliste.

Enfin, **Marie-Hélène Chevrier** clôture cette partie dédiée à la patrimonialisation des chemins. À partir du cas du Mont-Saint-Michel, elle interroge «la valeur spatiale des lieux et chemins de pèlerinages catholiques dans le contexte de sécularisation ainsi que sur l'hybridation des pratiques qui l'accompagne et le caractérise.» L'auteur souligne le fait que la dimension sacrée du pèlerinage dépasse le seul cadre religieux et sa fréquentation participe à la patrimonialisation des lieux. Son constat s'inscrit pleinement dans les quatre nuances de patrimonialisation développées en ouverture par Davallon. Elle précise par ailleurs, dans son étude au Mont-Saint-Michel, un déplacement du sanctuaire qui n'est plus l'abbatiale et ce constat fait également écho au texte de Jean-Louis Bruguès qui dénonce la sécularisation des objets d'art religieux. Elle nous montre aussi que l'histoire religieuse des lieux est recherchée par les acteurs du tourisme local pour renforcer le caractère authentique des randonnées proposées, expression d'une hybridation propre à un public segmenté.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage s'intitule «médiatisation, médiation et public». Elle rassemble six contributions.

Martine Regourd et **Christophe Alcantara** ont réalisé une étude centrée à l'échelle territoriale locale pour analyser la logique de marque associée aux chemins de Compostelle. Après un cadrage sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle dans l'écosystème des marques, les auteurs soulignent «la réactivation des signes identitaires territoriaux par la mise en réseau des chemins de Compostelle», tout en montrant les complémentarités pour ces acteurs territoriaux entre culturel et cultuel.

Eric Laliberté réalise une étude linguistique à partir d'une série d'entretiens menés auprès de pèlerins rencontrés sur les chemins de Compostelle. Pour l'auteur, «Compostelle ne relève plus spécifiquement du lieu». Il constate un déplacement du signifiant Compostelle. En effet, il montre que le signifiant Compostelle devient

pluriel. Il y a toujours un ancrage du mot avec la notion de pèlerinage, mais le terme Compostelle dépasse à présent le lieu pour exprimer une relation, une expérience vécue propre à cette pérégrination.

Piotr Roszak aborde la signification de l'adjectif «spirituel» qui, accolé à «marche» ou «voyage», se substitue et parfois s'oppose à «religieux». Il montre que, loin de marquer un antagonisme, «spirituel» et «spiritualité» font partie du vocabulaire théologique qui n'oppose pas «spirituel» à «matériel» mais les lie en un mouvement ascendant. Il montre ensuite que «spirituel» décrit souvent une expérience individuelle, l'écoute d'un appel, et que le pèlerinage à Compostelle peut être, ou non, un voyage de transformation, de réflexion, et/ou de recherche de transcendance, qui peut amener au but ultime, à Dieu par la grâce.

Gilles Danroc commence son étude en rappelant le bouleversement de la fin du *xx^e* siècle et l'apparition du *New Age*, une «ère du verseau» qui promet le développement à l'infini du potentiel psychique et spirituel de l'homme en vue de son bien-être individuel, grâce au progrès scientifique libérateur des tâches corporelles et matérielles. La libération de l'humanité y est aussi religieuse, chacun «bricolant» sa spiritualité, tandis que le robot progressivement remplace l'homme. Dans ce monde déshumanisé, le pèlerinage à pied à Compostelle, à la fois effort physique et quête de sens, corps et âme, devient une énigme.

Shigeru Sasaki présente les principaux pèlerinages japonais, ancrés dans le shintoïsme et le bouddhisme, sur l'ensemble de l'archipel. Il souligne le levier économique que ces derniers représentent pour des territoires ruraux ou côtiers japonais. Des enjeux de marque sont à l'œuvre également sur ces chemins, au même titre que les chemins de Compostelle en Europe. L'auteur souligne l'existence d'un sur-tourisme qui affecte les principaux itinéraires de pèlerinage nippons. C'est un défi pour les autorités qui cherchent à développer et à promouvoir des pèlerinages alternatifs pour désengorger les chemins les plus fréquentés.

Enfin, **Patrick Fraysse**, ancre son étude dans le champ des sciences de l'information et de la communication. Il propose à partir des écritures de l'histoire (historio-graphies) et du régime de patrimonialisation des chemins de pèlerinage d'interroger et de mesurer des écarts entre les discours scientifiques et les discours de médiations des publics observés dans la basilique Saint-Sernin de Toulouse.

*Christophe Alcantara
Adeline Rucquoi*

OVERTURE

Compostelle : du pèlerinage à la marche

David Le Breton

professeur émérite de sociologie à l'Université de Strasbourg,
membre de l'Institut Universitaire de France et de l'Institut des Études Avancées
de l'Université de Strasbourg (USIAS).

D'hier à aujourd'hui

Qu'en est-il aujourd'hui des traditions du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle qui a fonctionné durant des siècles avec une population au moins homogène par sa foi. Aujourd'hui les grandes narrations religieuses qui donnaient autrefois un sens commun à l'existence et organisaient une part des relations sociales sont disqualifiées et détachées des anciens appareils, les croyances se détournent des modèles traditionnels au profit de leur individualisation et de leur subjectivation. Malgré la baisse de la pratique religieuse, la crédibilité affaiblie de l'Église, les chemins de Compostelle demeurent un pilier de la tradition chrétienne. Le nombre de ses usagers ne cesse d'augmenter. Cependant les pèlerins d'aujourd'hui sont plutôt des marcheurs. Ils cheminent plus dans une mythologie que dans une théologie, leur relation à une tradition catholique est flottante. Leur église est souvent intime, ils en sont les seuls adeptes.

Si nos sociétés prodiguent un bien-être matériel, elles laissent en friches les aspirations à une forme quelconque de transcendance, elles ne répondent plus à la question du sens de son existence. Le consumérisme ne colmate pas la quête de sens, la recherche d'un sacré qui justifie d'exister. Certes, le religieux ne disparaît pas, mais il se fragmente à l'infini, il se recompose selon les subjectivités, il tend à se transformer en une forme intime de spiritualité qui relève d'un mélange de genre, d'un bricolage ouvert à maints arrangements, sans l'autorité des anciens systèmes religieux communément partagés. Les croyances s'individualisent et composent avec le pluralisme des systèmes de spiritualités sur le marché, elles demeurent intimes, braconnées, malaisées à décrire aux autres. Les pèlerins marchent d'abord pour eux. Chacun va vers son propre sanctuaire intérieur mais en éprouvant cependant le sentiment d'être relié au monde, d'y avoir sa place, d'être immergé dans un légendaire. Danielle Hervieu-Léger note en ce sens l'émergence d'un « christianisme esthétisé » (1999, 88). Le marcheur est aujourd'hui le pèlerin d'une spiritualité personnelle, son cheminement procure le recueillement, l'humilité, la patience, il est une forme déambulatoire de la prière, offert sans restriction au *genius loci*, à l'immensité du monde autour de soi. En ce sens, aller à pied à Compostelle relève désormais du sacré et nettement moins du religieux (Le Breton, 2014 ; 2020).

L'homme contemporain tend à rejeter le religieux mais il vit souvent des moments de transcendance profane, l'irruption d'un sacré intime. Les sentiers au long cours sont propices à ces émotions qui donnent au marcheur le sentiment d'être passionnément vivant. La marche est une immersion dans la surabondance du monde, une soif d'aller au-delà des apparences organisées et aseptisées des villes, des campagnes, ou des lieux de vie habituels, pour pénétrer dans ce foisonnement que nous avons cessé de voir à cause des techniques qui relaient désormais toute relation au monde, et le quadrillage de tout le territoire par l'urbanisation. En prenant la clé des champs, en empruntant les sentiers et les chemins plutôt que les routes, en jouant de la lenteur de la progression, d'autres dimensions de l'environnement se révèlent. Marcher c'est à nouveau lever les yeux sur son environnement, purifier son regard des routines qui font qu'on ne voit plus grand-chose autour de soi, rompre l'hypnose du smartphone ou des écrans (Le Breton, 2024). Une telle activité ne sert à rien, sinon à enchanter les heures. Elle ne rapporte rien en termes financiers ou professionnels, mais elle est fertile en découverte de soi, en intériorité, en intensité des moments vécus, en rencontres, en renouvellement des sens. Elle renvoie à la pure générosité de vivre sans autre justification.

Le statut social des pèlerins ne change pas plus que pour leurs ancêtres, sinon en leur for intérieur, mais ils ne sont plus autant auréolés du prestige que connaissaient ces derniers. L'âpreté et les dangers du chemin ont disparu, hormis l'effort et le retrait hors du lien social ordinaire. La ferveur religieuse n'est plus de mise. Même si elles ne sont pas menées dans cet esprit, les longues marches sollicitent une ascèse, un renoncement au confort auquel nous sommes accoutumés. Elles réconcilient la vie contemplative et le mouvement physique. Le marcheur est réduit à la seule puissance de son corps dans la jubilation de l'éprouver à tout moment, de se sentir bien réel dans la succession des pas. Il s'abandonne à l'espace environnant : il goûte le soleil ou la pluie, le vent, la neige ou la grêle. Confronté à un monde qu'il n'avait jamais ressenti à ce point, il voit l'aube se lever ou le déclin de la lumière au fur et à mesure que la journée avance vers le soir. Expérience de l'élémentaire, retour au corps à travers un monde délivré de sa gangue technologique. Immergé dans le grand dehors, livré à lui-même, à sa liberté, le marcheur habite enfin l'environnement qui l'entoure, détaché de toutes les facilités mais aussi de tout ce qui encombre son existence. Les désirs sont réduits à l'essentiel : dormir, manger, se reposer, laver son linge, etc. En marchant, on change son corps, ses perceptions sensorielles, ses émotions, son temps, son espace. On retrouve la dimension tellurique de la condition humaine.

L'individualisation du croire et la diversité infinie des marcheurs, dont seule une partie est constituée de pèlerins, souvent même avec des attentes et des croyances variées, amène à la constitution post-moderne, moins d'un « *comitatus* non structuré », comme la nomme Victor W. Turner (1992, 97) que d'une permanente

assemblée provisoire d'hommes ou de femmes, fortement singularisés, qui partagent aussi l'expérience physique du chemin, des moments forts de rencontres et de sociabilité avec des langues, des croyances, des aspirations, des histoires innombrables. Collage improbable qui n'empêche pas les affinités, les amitiés, les amours de naître, et parfois de se défaire. La communauté d'aujourd'hui n'a guère de traits communs avec celle du Moyen Âge ou des temps qui suivent, elle est encore plus morcelée, flottante, changeante, et réunit des hommes ou des femmes ayant des croyances infiniment variées, partageant cependant la même expérience de détachement du lien social ordinaire pour en nouer une autre à la périphérie, vivant les mêmes efforts, le même dépouillement, souvent des aspirations proches. La rupture des modes coutumiers de communication dans un temps à la fois flottant et en partie organisé, le fait de se retrouver parfois dans les mêmes lieux : gîtes, hôtels, restaurants, cafés, etc. favorise la constitution d'une société pèlerine, mouvante, informelle, fondée sur un partage de valeurs, d'aspirations, les mêmes difficultés et les mêmes bonheurs au quotidien, un rythme de progression qui est pratiquement le même pour tous mais pour des individus singuliers, chacun avec son histoire et ses attentes spécifiques.

Sur les mêmes chemins de Compostelle se croisent des pèlerins, des randonneurs, des touristes, des voyageurs, des sportifs, des hommes et des femmes nourris d'une conviction religieuse chrétienne ou autre, d'autres qui ne l'ont plus ou qui sont en quête d'une autre foi. Certains accomplissent un vœu. Ils ont promis le pèlerinage si leur enfant ou un proche guérissait, si reculait la maladie dont ils étaient affectés, s'ils trouvaient un travail ou s'ils atteignaient leur retraite. Leur vœu exaucé, ils entendent remercier saint Jacques. D'autres marchent pour ceux qui ne le peuvent pas : personnes âgées, handicapées, malades. Certains sont dans une volonté de disparition de soi, ils ne supportent plus leur existence, ils veulent se défaire des contraintes liées à leurs responsabilités sociales, professionnelles, familiales, amicales, ils sont à bout de souffle et cherchent à être oubliés, à se déconnecter (Le Breton, 2015). Mais marcher est une forme heureuse de la disparition de soi. Les plus nombreux sont animés d'un désir de rupture avec les routines de leur vie personnelle, ils veulent avoir du temps à eux et ne plus être dévorés par leurs occupations. Ils sont en quête d'une réinvention de soi, d'un renouvellement de leur rapport au monde. La vérité du chemin n'est pas dans le chemin mais dans l'esprit du marcheur. Il contient autant de vérités que le nombre de ceux qui le parcourent. L'histoire que chacun se raconte à ce propos est le pôle magnétique pour se décider à partir et persister dans le projet. Pour beaucoup seul importe le chemin, que la dépouille de l'apôtre soit ou non présente dans la ville n'a guère d'importance, tous savent que la légende prime sur les faits. Une longue marche demeure un appel à l'imaginaire, un compromis entre une quête de spiritualité et un désir impérieux de sortir de soi.

Sociabilité des pèlerins

La sociabilité des chemins se nourrit de solidarité, de reconnaissance, d'entraide, autant de valeurs exacerbées par le fait de partager la même longue expérience de dépouillement, même si parfois des malentendus, des conflits naissent entre marcheurs ou avec les populations locales. D'innombrables rencontres se nouent dans ce va-et-vient d'une étape à l'autre où les retrouvailles et les séparations font partie du chemin. Les émotions sont souvent portées à leur comble par ce retour à l'élémentaire des rencontres, une disponibilité renforcée par l'usage modéré ou suspendu du portable, mais aussi par l'imprégnation religieuse des lieux, la fatigue, le renouvellement journalier des repères. Le fait d'être libre des impératifs de la vie quotidienne, de n'avoir plus aucun emploi du temps établi exacerbe les sentiments : un geste d'amitié, un sourire, l'offrande inattendue d'un verre d'eau ou d'une grappe de raisin, une indication précieuse qui évite une mauvaise direction sans avoir été demandée, procurent des moments de gratitude. À l'inverse, une blessure, une légère douleur, une déception, induisent des périodes intenses de découragement. Le *Camino* est propice aux larmes de joie ou de frustration attisées par la fatigue, les efforts fournis, la peur de devoir renoncer après un malaise ou une blessure, mais aussi le saisissement devant la beauté des paysages, l'allégresse de retrouver des pèlerins après quelques jours... Des moments de découragement ou d'ennui affectent le marcheur qui regrette soudain le confort de son habitation, se demande ce qu'il fait là sous la pluie battante ou sous un soleil écrasant, ou en proie à la fatigue. Les nerfs sont souvent à fleur de peau après des semaines d'efforts, et maintes situations amènent à un débordement d'affectivité. Mais il faut toujours aller au-delà, « plus outre », *Ultréia*.

Les longues marches sont un temps propice aux ruptures biographiques, elles amènent à un renouvellement de soi, une libération des contraintes d'identité qui laisse l'esprit battre la campagne à sa guise. Le marcheur est dans un temps de marge, d'entre-deux. Il n'est plus l'homme ou la femme qu'il était au départ, il s'est défait de ses routines de fonctionnement du quotidien, et chaque jour lui présente une situation inédite dont il s'accommode. Il en découvre les usages au jour le jour dans le bricolage, le tâtonnement. Et cette invention sans fin rend plus intense et mémorable son cheminement. Toutes les orientations coutumières sont rompues et confrontent à des circonstances qui exigent de l'inventivité : des rencontres, des intempéries, des erreurs de parcours, une blessure, la fatigue, la fermeture inattendue du gîte dans lequel on comptait dormir, la découverte d'un établissement au menu alléchant alors que la halte était prévue nettement plus tard, l'émerveillement d'un paysage, d'une découverte, etc. Bien des événements remettent en cause les prévisions. Une randonnée de longue haleine multiplie ce genre de situations qui exigent de se réinventer, voire souvent de se surprendre.

Une longue marche amène à un autre regard sur les facilités et les bonheurs de la vie quotidienne, elle plonge dans les valeurs implicites qui nous imprègnent, celles que l'on n'interroge plus tant elles paraissent couler de source. Mais leur privation ou la mesure avec laquelle elles se donnent en restaurent la force. Non que la randonnée ne soit en elle-même une source de satisfaction, elle suscite plutôt le sentiment d'une pluralité de vies heureuses possibles dans la nostalgie du confort du chez soi en même temps que dans la jubilation des gîtes de fortune ou des rencontres sur le chemin. Cette expérience de pauvreté consentie, à tonalité franciscaine, renoue aussi avec la tradition du pèlerinage avec cependant infiniment plus de sécurité qu'autrefois, elle est une expérience de sobriété heureuse, à la périphérie du lien social ordinaire, dans le relâchement des contraintes de représentation sociale. Le marcheur s'allège d'une part de soi devenue encombrante. Dès lors quitter sa demeure et se livrer au chemin est une voie propice pour se reconstruire, ne plus être confronté aux lieux familiers qui entretenaient parfois les routines, la douleur ou le manque à être. En fermant sa porte derrière soi, on abandonne le confort et la sécurité mais on se déleste aussi de tout ce qui devenait de plus en plus lourd au fil du temps. Mettre le corps en mouvement pour que la pensée s'envole et cesse de ruminer la douleur pour renouer avec le sentiment d'une souveraineté intérieure.

Le marcheur engrange une provision de moments privilégiés, des instants de grâce. Certains lieux procurent le sentiment de franchir une frontière invisible qui laisse derrière soi le monde profane de la vie courante pour entrer dans un autre univers. L'affinement progressif des sens au fil du chemin, l'attention à l'environnement, le sentiment de se fondre dans l'espace et d'y participer d'une manière inconnue mais tangible, amènent aussi le marcheur à éprouver ces résonances. Des lieux se donnent dans le sentiment d'une continuité avec soi. Toute rupture disparaît. Ils engendrent un sentiment aigu de souveraineté, la conviction d'être attendu là de longue date. On n'est plus devant le paysage mais dans la même respiration. Un moment, vivre atteint une intensité inégalée. Ce que l'on gagne en marchant est souvent indicible, il n'y a pas de mots pour dire la lumière qui imprègne le regard ou le sentiment d'évidence d'être accueilli par un lieu après des heures de cheminement. Le pèlerin accumule des grains de bonheur dont il cherche à faire un chapelet. Les collines, les arbres, les rochers, les lacs, les rivières, deviennent son territoire, mille randonnées ne cessent de se profiler devant ses yeux à l'image d'un monde redevenu inépuisable à la différence de celui de la vie ordinaire ou professionnelle toujours prisonnière des routines et des parcours obligés. À ces moments rares s'associent le frémissement du temps, la vie à l'œuvre dans l'obscurité du corps, le sentiment intense d'être encore vivant et d'en être lucide. Nous en sommes bouleversés car nous savons qu'il faut se rassasier de l'instant avant qu'il ne disparaisse (Le Breton, 2020).

Ces chemins ouvrent une dimension spécifique dans le monde avec des hommes et des femmes aux aspirations proches, soumis aux rituels et plongés dans la même temporalité d'exception. Une sociabilité nomade, précaire, dans le partage des difficultés et des exaltations. Ces conditions d'éloignement de tout confort, loin des siens, amènent à ne pas pouvoir se laver tous les jours selon sa volonté, à satisfaire souvent ses besoins naturels dans la nature, à ne pas se changer à sa guise en puisant dans la garde-robe de son armoire, à traîner des petites blessures... On porte sa maison sur le dos, de quoi se changer et se laver, lire, des papiers d'identité, de l'eau, de quoi grignoter ou manger. Le sédentaire bien enraciné à ses familiarités, que rien ne contraignait à partir, se mue en nomade voué à une permanente réinvention de soi.

Le *Camino* est aujourd'hui une mosaïque où toutes les possibilités de se déplacer se côtoient : à pied, en vélo, avec un âne, à cheval, etc. Les pèlerins eux-mêmes vivent des expériences multiples, les uns gagnent Compostelle en partant d'une ville proche et marchent quelques jours, d'autres viennent de très loin, de Paris, de Bruxelles, de Strasbourg, de Rome... Certains l'accomplissent en une fois ou par segments, d'autres ne parviennent plus à s'en détacher et multiplient les variantes. Il est en ce sens un effet de l'individualisation croissante du monde. Chacun part avec ses raisons et avec ses modalités de progression. À l'épreuve du chemin, les intentions du départ se transforment. Le désir de retrouver une meilleure santé, d'échapper à une situation difficile, de vivre une belle expérience physique sur une longue durée, sont souvent rattrapés par une transformation de soi, la découverte notamment d'une spiritualité que rien ne laissait présager. Jean-Christophe Rufin le pointe à juste titre : « C'est l'une des particularités du Chemin que d'offrir au pèlerin, et quelles que soient ses motivations, des instants d'émotion religieuse inattendus » (2013, 75) : ainsi des accueils dans certains lieux d'hébergement, des messes, des visites de chapelles ou d'églises dans ce contexte particulier, ou encore ce sentiment de liberté et de beauté face à l'environnement, le sentiment d'être attendu dans la lumière d'une colline ou à l'ombre d'un grand arbre. L'inverse est également vrai, celui qu'aimantait une quête religieuse ou spirituelle est parfois entravé par les soucis matériels, l'ennui, une vie trop frugale, ou déçu devant le nombre des marcheurs et la marchandisation du chemin. Le *Camino* se mue en patrimoine historique, en ressource touristique, en voie consacrée pour une longue randonnée... Jean-Claude Bourlès qui l'a inlassablement parcouru confesse être « un pèlerin sans foi et sans église » (2001, 11). À son arrivée à Compostelle, il s'interroge sur la teneur de son voyage sans trouver de réponse : « Non, ce n'est pas une démarche d'ordre religieux... D'ordre spirituel ? Peut-être, et encore... Culturel ? Restrictif par certains côtés, le terme conviendrait peut-être mieux... Alors disons culturel » (1998, 252).

Arrivée

Parfois la nécessité intérieure de l'itinérance, l'attraction des lieux d'hospitalités et de rencontre, un temps à soi «prennent» le marcheur qui ne parvient plus à en décrocher, impossible de renouer avec une vie ordinaire scandée par les responsabilités sociales ou familiales. Persiste le désir d'avoir l'horizon devant soi et non plus les murs des villes ou de sa vie personnelle. Le chemin devient le centre de gravité. Finir un parcours exige d'en trouver un autre ou de le reprendre dans l'autre sens, d'essayer une variante, ou une saison différente. Jean-Claude Bourlès s'interroge : «Une fois de plus, une fois encore, je cherche à comprendre pourquoi –et comment- ce chemin a pu prendre une telle importance dans ma vie» (1998, 82). Arrivé à Bilbao après une semaine de marche, Jean-Christophe Rufin pense être au terme de sa curiosité et de sa fatigue, il médite sur le retour chez lui. Il se couche dans sa chambre d'hôtel se promettant au réveil d'aller consulter les horaires des trains de Paris. «Mais le Chemin est plus fort que ces démons tentateurs, écrit-il. Il est habile, il est retors : il les laisse s'exprimer, se dévoiler, croire à leur triomphe et puis, d'un coup, il éveille le dormeur qui se dresse en sueur dans son lit. Telle la statue du Commandeur, le Chemin est là, qui pointe sur vous un doigt accusateur. «Comment ? Tu vas te dérober, connaître la honte du retour prématuré !» (2013, 92). Repenti, il reprend son parcours. Plus loin il rencontre un homme qui a déjà accompli à cinq reprises le *Camino*. Cette fois, parti de Bruxelles, il a parcouru la plupart des itinéraires possibles : «Il parlait du pèlerinage comme d'une plaisanterie qui aurait mal tournée et surtout assez duré. Il se jurait bien que ce Chemin-ci serait le dernier. Cependant, à la manière qu'il avait de l'affirmer, on sentait qu'il se défait de lui-même et que, à chaque voyage, il avait probablement prêté, en vain, le même serment» (2013, 201).

L'arrivée à Compostelle aujourd'hui n'a plus cette dimension de spiritualité que vivaient les pèlerins d'autrefois. Beaucoup s'en moquent et connaissent la jubilation d'être arrivé au terme de leur projet, mais d'autres vivent la mélancolie de se retrouver parmi la foule et le bruit, au sein d'un monde qu'ils avaient oublié mais qui n'en continuait pas moins sa ronde. Empêtrés de leur sac à dos sur les trottoirs ou les rues parmi les citadins blasés, les touristes, les vététistes ou les autres marcheurs, les innombrables échoppes de souvenirs, étonnés encore que leur parcours s'achève, certains ressentent un sentiment de profanation des valeurs les ayant longtemps accompagnés, la fin de la solitude et du silence. Une fois leurs bagages en lieu sûr, ils sont déconcertés de n'avoir plus aucun effort à accomplir, d'avoir du temps devant soi. Ils sont comme des plongeurs des hauts-fonds qui exigent des paliers avant de revenir à l'air libre. Les premiers jours surtout sont malaisés, pleins d'incertitudes, de doutes, de décisions à prendre. Même si la plupart sont dans l'émerveillement d'avoir réussi et de jouir d'un

grand moment de leur existence, l'arrivée à Santiago n'est pas le franchissement d'une ligne d'arrivée dans une compétition, elle est pour d'autres souvent amère puisqu'elle prélude à un retour à la vie d'avant. Les ambivalences foisonnent sur un chemin où tourisme et commerce s'enchevêtrent à la spiritualité avec des frontières mouvantes qui ne cessent de se déplacer et dont l'appréciation dépend surtout de l'état d'esprit du marcheur au long des jours. L'arrivée à Santiago est un collage post-moderne qui rappelle brutalement que le *Camino* est une parenthèse, une manière de prendre la clé des champs, dans l'âpreté des mondes contemporains, la saturation des technologies et de la consommation. Chaque marche vers Compostelle ou ailleurs est une auberge espagnole, elle contient ce que le pèlerin y apporte.

L'internationale des marcheurs de Compostelle

Les premiers pèlerins à la fin du ix^e siècle étaient déjà des hommes de l'universel, venus de partout, ils avaient peu d'argent par esprit de pénitence mais aussi pour décourager les nombreux voleurs à l'affût des voyageurs. Cependant ils pouvaient en principe frapper à toutes les portes et être hébergés, nourris. Ils venaient de l'Europe entière. Des dignitaires musulmans sont curieux de son succès. Les chemins de Saint-Jacques sont vite devenus des artères commerciales importantes, une préfiguration de l'Europe contemporaine au regard de la diversité de provenance des pèlerins. Une manne sans fin enrichit d'emblée les aubergistes, les changeurs, les artisans, les guides. Déjà dans les premiers siècles, Compostelle est avec Rome et Jérusalem l'un des hauts lieux de la chrétienté. Au premier tiers du xii^e siècle, dans son *Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle*, adapté en français en 1212, le clerc poitevin Aimery Picaud, donne des conseils pratiques et présente les quatre chemins intronisés en décrivant les différentes étapes, les villages ou les villes traversés, la géographie des lieux, les églises ou les chapelles où des reliques profitables à l'âme des voyageurs sont exposées. Aimery note le succès du pèlerinage : « Tous les peuples étrangers, venus de toutes les parties du monde, accourent ici en foule apportant au Seigneur leurs offrandes ». Et il énumère une myriade de populations européennes de l'époque.

Les chemins de Compostelle voient également l'émergence d'un premier droit européen à une époque où les pèlerins traversent des juridictions et des législations différentes d'un lieu à l'autre. Très vite, dès les premiers temps du pèlerinage des formes de ritualisation se mettent en place pour pallier leur infériorité. Ils sont sous la protection de l'Église. La spécificité du cheminement initiatique des pèlerinages, comme celui de Compostelle, est de se dérouler non dans un espace clos, sous le contrôle des autorités, mais sur de minces bandes de terre de milliers de kilomètres. Des édits royaux, des mesures de l'Église, des

règlements municipaux, des initiatives locales, favorisent leur circulation et les protègent pendant leur cheminement, veillent sur leurs biens en leur absence, leur donnent une sorte de statut juridique. Sur la route, les pèlerins bénéficient de la protection des autorités civiles et religieuses, ils trouvent gîte et nourriture dans des asiles spécialisés (monastères, hôpitaux, hospices, hôtelleries, ou simples particuliers) avec une hospitalité inégale selon leurs moyens. Entre le XI^e et le XIV^e siècle, des centaines de milliers de pèlerins se rendent chaque année à Compostelle et en reviennent car, contrairement à aujourd'hui, arrivés à bon port il leur reste encore la moitié du chemin à parcourir dans les mêmes conditions pour rentrer chez eux.

L'internationale du chemin est donc ancienne. Elle ne cesse de s'étendre. En 1987, le Conseil de l'Europe déclare le «Chemin de Compostelle, premier itinéraire culturel européen», et l'UNESCO le classe au patrimoine mondial de l'humanité. Les pèlerins composent en effet une avant-garde d'hommes et de femmes de toute nationalité, de tout âge, de toute religion, aux aspirations innombrables. Ce sont des citoyens du monde pour lesquels les frontières n'ont guère de sens. Le marcheur au long cours, pèlerin ou non, chemine dans la lenteur, il se change et change aussi les autres à son entour, il se dégage de l'hypnose du smartphone et lève en permanence les yeux sur le monde. Il baigne dans une forme paisible de résistance aux valeurs brutales de l'ultralibéralisme ambiant, il revient à l'élémentaire de la rencontre avec les autres, à la conversation, dans une réciprocité où l'état civil n'a plus son mot à dire, ni les hiérarchies sociales, ni même la maladie ou le handicap. Les innombrables marcheurs à travers le monde composent l'atelier d'un monde inclusif à venir. Ils sont les pionniers de cette révolution de la lenteur qui seule est susceptible de transformer les sensibilités contemporaines en mettant les individus à la hauteur de leur responsabilité envers la planète. Ce n'est que dans la lenteur que l'on habite le monde et que l'on prend en considération le visage des autres.

Bibliographie

- Bourlès, J.-C. (2001). *Pèlerin sans église*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Bourlès, J.-C. (1995). *Le grand chemin de Compostelle*, Paris, Payot.
- Hervieu-Léger, D. (1999). *Le pèlerin et le converti. La religion en mouvement*, Paris, Champs-Flammarion.
- Le Breton, D. (2001). *Éloge de la marche*, Paris, Métailié.
- Le Breton, D. (2014). *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié.
- Le Breton, D. (2015). *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié.
- Le Breton, D. (2020). *Marcher la vie. Un art tranquille du bonheur*, Paris, Métailié.
- Le Breton, D. (2024). *La fin de la conversation ? La parole dans une société spectrale*, Paris, Métailié.
- Otto, R. (1995). *Le sacré*, Paris, Payot.
- Rousset, J.-P., de la Brosse G. (2023). *Camino. Une révolution intérieure*, Paris, Cairn.

- Rucquoi, A., Michaud-Fréjaville F., Picone P. (éds). (2018). *Le voyage à Compostelle du X^e au XX^e siècle*, Paris, Laffont.
- Rucquoi, A. (2014). *Mille fois à Compostelle. Pèlerins du Moyen-Âge*, Paris, Les Belles Lettres.
- Rufin, J.-C. (2013). *Immortelle randonnée. Compostelle malgré soi*, Paris, Folio.
- Turner, V. (1992). *Le phénomène rituel. Structure et anti-structure*, Paris, PUF.
- Turner, V., Turner E. (1978). *Image and Pilgrimage in Christian Culture. Anthropological Perspectives*, New York, Columbia University Press.